

NOEL

C'est Noël. Bébé dort sous ses tentures closes,  
Févant, les poings fermés sur ses yeux alourdis,  
De beaux jouets dorés, de fleurs fraîches écloses,  
Dans les jardins du paradis.

Au dehors on entend des voix ; la foule passe,  
Calme, écoutant au loin le clocher plein de bruit,  
Qui jette sa clameur dans l'espace,  
A tous les échos de la nuit.

Maitres et serviteurs, qu'un symbole égalise,  
De crainte d'éveiller le bébé rose et frais,  
Pieux et recueillis, pour se rendre à l'église,  
Passent le seuil à pas discrets.

Il est minuit bientôt. Seule la jeune mère  
Reste auprès du berceau que son amour défend,  
Oubliant tout, chagrins, soucis, la vie amère,  
Pour ne songer qu'à son enfant.

Il est là sous ses yeux, son trésor, qui sommeille  
Innocent et serein, tandis qu'au ciel profond  
Resplendit pour lui seul la vision vermeille  
Que les blonds chérubins lui font.

La mère alors, se lève, anxieuse, attentive,  
Et, dans les petits bas au chevet suspendus,  
D'une main tout émue elle glisse, furtive,  
Joujoux et bonbons confondus.

Puis, tombant à genoux, jusqu'aux pleurs attendrie,  
Plus folle que son fils, plus riche que Crésus,  
Murmure en son orgueil : — Comme vous, ô Marie,  
J'ai mon petit Enfant Jésus !

LOUIS FRÉCHETTE.

WRIGHT ET McNAB

Le récit de Godefroy T. Vigne, qui date de 1831 et que je cherche à analyser depuis quelque temps renferme au sujet de Philémont Wright et du laird McNab des lignes pleines d'intérêt. Voyons-en les traits principaux :

« La traversée de Bytown à Hull se fait un peu en bas de la chute des Chaudières, sur des îles qui divisent la rivière en cinq chenaux et qui sont reliées entre elles par des ponts. Le principal pont est celui qui couvre la décharge même de la Chaudière. Lorsque la question de construire cette voie aérienne attira l'attention des gens de la localité, un Yankee, de ceux qui fréquentaient l'Ottawa depuis des années, déclara que c'était tenter l'impossible, et dans son langage intraduisible, il dit que "some day or other the bridge will go right slit to immortal smash".

« Il y a trente ans c'est-à-dire vers 1801 on ne voyait aucune habitation autour du site de Bytown, excepté l'établissement de M. Philémont Wright, un Bostonnais, l'un des meilleurs cultivateurs du Canada ; celui-ci, doué d'un esprit d'entreprise et d'une sagacité peu commune, comprit dès lors que cette région deviendrait bientôt importante, et il se plaça au centre même, en abattant les arbres de la forêt primitive.

« Un monde nouveau a surgi autour de sa demeure rustique ; il nous prédit à présent—non sans une grande apparence de vérité—que Bytown deviendra la capitale du pays (that Bytown will become the Capital of the Country). Un coup d'œil sur la carte démontre la justesse de son raisonnement.

« J'ai entendu contester cette prophétie de Wright, mais souvenons-nous que Vigne avait parlé à Wright en 1831 et qu'il a publié son récit en 1832, par conséquent la preuve est directe et ne souffre aucun doute. Il faut ajouter ici que l'idée de Wright a toujours été vivace à Bytown : on y était persuadé que cette ville deviendrait la capitale du Canada. Vers 1855, lorsque les prétentions des citoyens de Bytown s'élevèrent à côté de celles de Toronto, Kingston, Montréal et Québec, nous ignorions dans le bas Canada, jusqu'à quel point ces prétentions étaient anciennes et bien fondées. La petite ville à laquelle nos grandes villes pensaient le moins remporta la palme. Wright dormait dans sa tombe—tout de même ses os ont dû tressaillir à la proclamation d'Ottawa capitale du Canada !

« Vigne nous entretient du laird McNab qui demeurait au lac des Chats et dont Bouchette parle dans les descriptions que j'ai tâché de remettre en lumière. Écoutez ce qu'il dit :

« Le soir de la défaite de Culloden (1746) le prince Charles-Edouard Stuart, vaincu et proscrit, se présenta chez un pauvre tailleur d'habits et demanda l'hospitalité ; durant la nuit une patrouille fouilla la maison, mais le prince s'était échappé, en laissant son sabre dans un coin de la chambre à coucher. Cette arme, qui pouvait compromettre l'ouvrier tailleur, fut cachée. En 1784 un cousin de la famille, Finley McNauton, en révéla l'existence. C'est une claymore à poignée "panier" ; sur la lame on lit : Le Chevalier et Vice le Roi, en langue française.

« Finley McNauton mourut à Gibraltar, laissant le sabre à son frère John McNauton, qui s'établit à Gungary, haut Canada, lequel vivait enrobé en 1831, mais il avait

céde le souvenir historique dont je parle au chef McNab, un laird écossais qui demeurait au lac des Chats, sur l'Ottawa, et qui conserve au milieu d'un appareil solennel, l'arme du prince Charles-Edouard. Si un étranger visite la maison McNab, on lui montre le sabre, et durant l'exposition, un joueur de cornemuse fait entendre les airs nationaux de son pays.

« McNab est parent de lord Dalhousie, ancien gouverneur général du Canada. Il est parvenu à attirer autour de lui, dans l'établissement des Chats, deux cents écossais de son clan.

« La tradition raconte que le chef McNab se trouvant à Bytown un jour apprit qu'il y avait à l'hôtel un étranger du nom de McNab. Il courut le voir, mais le voyageur venait de partir. A son retour, il trouva la carte de visite du laird, qui, pour toute inscription, portait McNab. Information prise, il sut à qui il avait affaire et il adressa sa carte au seigneur des Chats en écrivant dessus The Other McNab.

Si ce n'est pas vrai...

BENJAMIN SULTE

COLONNE DES PETITS ENFANTS.

Le premier Noël dont je me rappelle est celui où, la veille ma mère m'avait dit : "Après avoir placé ton bas au pied de ton lit, dors bien car le petit Jésus viendra, et si tu as été bien sage, il emplira ton bas de bonbons." Je me couchai à bonne heure, bien disposé à attendre la venue du petit Jésus sans avoir fermé ma paupière, mais hélas ! la nature l'emporta et je dormis jusqu'au lendemain ; mais que de beaux rêves je fis cette nuit-là. Il me semblait voir près de mon berceau un ange penché sur moi, me prodiguant mille caresses ; sur ce je m'éveillai, ma mère me courrait de baisers. Je n'avais pas rêvé.

Depuis lors, la nuit qui rappelle la naissance du Sauveur a toujours été pour moi imprégnée des plus doux souvenirs, et hier encore, en feuilletant mes cartons j'ai trouvé les strophes suivantes que je ne puis m'empêcher de communiquer à mes petits lecteurs qui les liront, je n'en doute pas, avec beaucoup de plaisir.

LE PETIT SOULIER DE NOEL

Ce soir, je ferai ma prière  
Dévotement près du foyer,  
Puis je poserai sur la pierre  
Avec soin mon petit soulier ;

Car cette nuit Jésus va naître,  
Et pour fêter ce grand bonheur,  
Dans les souliers il viendra mettre  
Ce que l'on demande au Seigneur :

Des jolies, des confitures,  
Des chalets d'or, de vrais bijoux ;  
Soldats, pantalons, sabres, voitures,  
C'est au choix parmi les joujoux.

On peut encore—les enfants sages—  
Obtenir de plus beaux présents ;  
Par exemple un livre d'images  
Rempli de contes amusants.

Jésus, à la bonne conduite,  
Ne refuse rien à Noël  
Demandez ! vous verrez de suite  
Vos souhaits descendre du ciel.

Ainsi je veux !... Oh non ! j'y pense,  
Il faut avant que de vouloir  
Réfléchir à la récompense  
Que l'on a le désir d'avoir.

Sera-ce un gros sucre de pomme ?  
C'est bon pour les petits enfants,  
Mais plus pour moi, qui suis un  
homme ;

Songez que j'ai déjà cinq ans !

Je dédaigne les friandises,  
Je leur préfère les jouets,  
Tous excitent ma convoitise  
Sur lesquels portes mes souhaits ?

J'enverrais bien un attelage,  
Un fusil, un joli tambour,  
Par malheur ces jeux font tapage  
Dans la maison et dans la cour.

Or maman se trouvant malade,  
Ne peut supporter aucun bruit ;  
Elle souffrirait de l'aubade :  
Vilain tambour, soyez proscrit !

Adieu, joujoux, livres, pralinés,  
Mais, en échange, avec élan,  
Au petit Jésus j'imagine  
De dire : "Guérisse maman !"

"Pour cela vous n'avez qu'à prendre  
De la santé dans votre ciel,  
Et dans vos mains, sans plus attendre,  
En emplir mon soulier de Noël.

"Comment c'est-il fait ? je l'ignore...  
N'importe ! mettez-en beaucoup !  
"Tant qu'il en contient, plus en core,  
"Que maman guérisse d'un coup !

Après sa naïve prière,  
Le cher enfant, le lendemain,  
Va vite chercher sur la pierre,  
Le soulier qu'il croyait tout plein.

Il n'y voit rien, se déconcerte,  
Des pleurs s'échappent de ses yeux,  
Lorsque sa mère, gaie, alerte,  
L'embrassant lui dit : je vais mieux.

Cette nuit, un souhait splendide  
Est descendu dans mon foyer,  
Et de m'en emparer avide,  
J'ai repris le petit soulier.

Il contenait la confiance  
La foi, l'amour, la charité,  
Baume divin, sainte espérance,  
Qui m'a redonné la santé.

AGRICULTURE

Quant faut-il étriller les chevaux ?

"Je fais étriller mes chevaux de labour, dit, dans le *Journal de la Société Agricole de Brabant*, un grand propriétaire de Trilement, le soir de préférence au matin. Le matin, je me contente de les épousseter. Je suis convaincu que, grâce à cette pratique, les chevaux jouissent d'un sommeil plus tranquille, et que, le matin venu, ils sont bien moins sujets aux refroidissements.

L'emploi de l'étrille détermine une grande sensibilité de la peau, qui prédispose aux refroidissements, d'autant que l'action de l'air froid extérieur succède brusquement à l'air chaud de l'écurie.

Lorsque le pansage a lieu le soir, l'irritabilité de la peau qu'il produit disparaît pendant la nuit.

Cette pratique semble rationnelle sous plusieurs points de vue, et surtout parce qu'il est plus agréable et plus hygiénique pour les chevaux d'être débarrassés avant la nuit de la saleté, de la poussière et de la boue, tandis que le pansage complet fait le matin, pendant leur repas, incommode beaucoup de chevaux.

On peut donc admettre que le traitement ci-dessus non seulement préserve les animaux de beaucoup de maladies, mais les conserve aptes au travail jusqu'à un âge avancé.

M. W. Bankerville, Tasse, Mackintosh, Stewart et plusieurs autres orateurs adresseront les membres du Cercle LaFontaine, vendredi 24 décembre.

Chevrier Frères vendent toujours aux mêmes conditions—chaînes, montres, cadres, miroirs, albums, etc. etc.—Ces conditions sont : "par paiements à la semaine."

XMAS 1887

PRESENTS POUR TOUS !

Les personnes qui désirent acheter de beaux cadeaux à l'occasion des fêtes de Noël et du Jour de l'An trouveront leur avantage en allant faire visite au Magasin de M. N. Marks et Cie, à leur assortiment varié et choisi de diamants, montres, sets en jais pour dames, boîtes à ouvrage, boîtes à gants et à mouchoirs, boîtes à toilette, jolies bagues épingles pour cravates, boutons pour poignets, articles élégants en plaqué, ornements de fantaisie de toutes sortes, etc. On y trouvera des prix exceptionnellement bas. Les acheteurs feront bien de ne pas trop retarder afin d'avoir le meilleur choix et éviter la foule qui encombre le magasin l'après-midi.

N. MARKS & CIE  
Maison Parisienne de Bijouterie,  
65, rue Sparks,  
Ottawa, 16 déc. 1886.

C. S. Shaw et Cie.,

63 RUE SPARKS et  
306, 308 rue WELLINGTON.

2 EXHIBITIONS GRANDIOSES 2

Porcelaine de Chine, Verreries, Lampes,  
Poterie d'Art.

PRESENTS

—DE—

NOEL

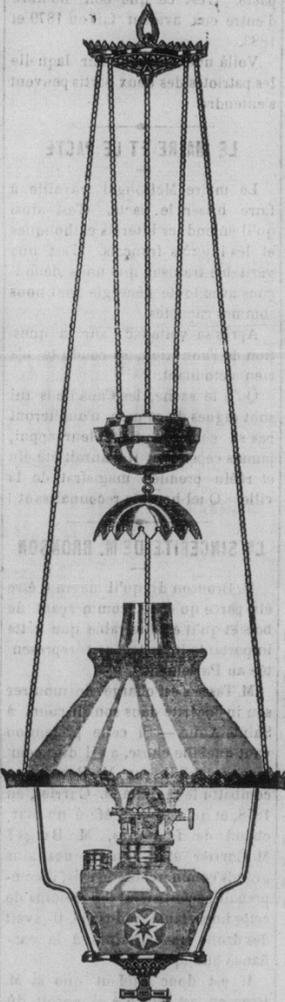
—ET DU—

JOUR DE L'AN.

Lampes de  
Salles,

STATUETTES,

Service à Dîner,  
à Déjeuner  
et à Souper.



ARTICLES

—DE—

FANTAISIE.

Vases,  
Ornements  
de Table,  
et décorations

AUSSI

Une grande variété d'articles dont l'énumération serait trop longue.

Les plus beaux Patrons encore vus à Ottawa.

Le public est invité à venir visiter notre assortiment.

Les articles peuvent être choisis et gardés jusqu'à

NOEL et le JOUR de L'AN.

VOYEZ NOS VITRINES.

C. S. SHAW & CIE.,  
Importateurs.

Deux Magasins : 63 rue Sparks et

306, 308 rue Wellington.